

REFROIDISSEMENT



I
Brigitte.— Ne voilà-t-il pas que ma maîtresse dit que vous restez trop longtemps à la cuisine quand vous apportez la viande ! Heureusement que je ne m'occupe pas de ce qu'elle peut dire. Asseyez-vous donc là, un moment, on causera un peu pendant que j'achèverai mon lavage.

II
Le garçon boucher.— Ah ! elle trouve que je reste trop longtemps ici, votre patronne ? Est-ce que je m'occupe de ce qu'elle fait, moi ? Comme si l'on ne pouvait pas causer un peu avec sa belle Brigitte !

OCEANO NON

Oh ! combien de marins, combien de capitaines...
 V. H.

Oh ! combien d'électeurs, combien d'anciens édiles,
 La veille encore sûrs d'être élus, bien tranquilles,
 Lors du dépouillement se sont évanouis !
 En affiches ayant dépensé force thune,
 Combien ont disparu, dure et triste fortune,
 Par l'aveugle votant à tout jamais bannis !

Bagnol, qui promettait moins de pain que de beurre,
 A Necker est roulé par notre Humbert ; il pleure !
 Muzet, gai fossoyeur, met Goblet au tombeau ;
 Sous les coups de Baudin, Fabérot roule à terre ;
 Toussaint git, pantelant, au boulevard Voltaire,
 Et Lerolle, joyeux, érabouille Frébault !

Qu'allez-vous devenir, pauvres têtes perdues ?
 La Seine lève au ciel ses deux mains étendues,
 Fou d'être recalé par le quartier Monceau.
 (Oh ! que de candidats qui n'avaient plus qu'un rêve
 Sont morts !...) Et l'on entend, la nuit, gémir sans trêve,
 Monsieur Leroy-Beaulieu resté le bec dans l'eau !

Où sont-ils, les "chou-blanc" sombrés dans les nuits noires ?
 O scrutin ! que tu sais de lugubres histoires !
 Devant les électeurs s'être mis à genoux
 Pour la peau ! Je comprends vos âmes ulcérées,
 Vous qu'on distingue à vos hures désespérées,
 Candidats blackboulés, quand vous venez vers nous...
 WILLY.

DOUCE ÉPOUSÉE

Onze heures du soir. Une petite gare provinciale. Monsieur et madame viennent d'entrer dans une salle d'attente, chétivement éclairée par un maigre quinquet.

ELLE.—Alors, nous allons attendre deux heures dans cette salle d'attente !

LUI.—Il le faut bien !

ELLE.—Il le faut bien ! Oh ! vous avez vite pris votre parti des choses !

LUI.—Mais que voulez-vous que j'y fasse, ma chérie ? Vous plairait-il que j'assassinasse les employés ou que je démolisse la gare ?

ELLE.—Il me plairait que vous prissiez un peu mieux vos renseignements.

LUI.—Oh ! permettez, ma chère, vous êtes injuste. Pouvais-je prévoir que notre train aurait cinquante-trois minutes de retard et que nous manquerions la correspondance ?

ELLE.—Il fallait prendre vos précautions en conséquence.

LUI.—Voyons, réfléchissez. Nous prenons le train à six heures. On nous dit : "Vous arriverez à Sainte-Europe à dix heures et, cinq minutes après, la correspondance vous conduira à Châteauville, où nous nous rendons." J'ai supposé que des gens qui me parlaient ainsi, des employés de la gare de Lyon, devaient être bien renseignés.

ELLE.—En quoi vous avez eu tort, puisqu'ils se sont trompés.

LUI.—Mais ce n'est pas ma faute, puisque le train a eu du retard. C'est un contre-temps fâcheux, voilà tout.

ELLE.—Il n'en est pas moins vrai que nous voilà obligés d'attendre trois ou quatre heures dans cette salle d'attente. Comme c'est agréable !

LUI.—Mais ce ne serait pas si désagréable, si vous vouliez faire risette à votre gros chéri qui vous aime tout plein. Voyons, asseyez-vous là, près de moi.

ELLE.—Sur cette banquette, où je ne sais pas qui s'est mis avant moi !

LUI.—Mais nous sommes dans la salle d'attente de première classe, et je vous assure que les personnes qui vous ont précédées ici...

ELLE.—Comment pouvez-vous m'assurer qu'il n'a pas passé dans cette salle des personnes malpropres ?...

LUI.—Mais vous vous êtes assise dans le wagon, tout à l'heure.

ELLE.—Ce n'est pas la même chose !

LUI.—Croyez-vous ? Il me semble, au contraire...

ELLE.—Il vous semble ! il vous semble ! Ah ! il commence bien, notre voyage, cela promet d'être gai. Aussi, quelle idée de partir, alors qu'on serait si bien chez soi.

LUI.—Mais, ma chère amie, il ne tenait qu'à vous...

ELLE.—Hé ! Pouvais-je dire quelque chose, moi ? M'a-t-on jamais consultée ? D'ailleurs, m'eût-on consultée, mon rôle de jeune fille n'empêchait de répondre. Mais vous...

LUI.—J'ai pensé que ce voyage vous ferait plaisir. C'est d'ailleurs l'habitude ; le soir de son mariage, on fait un voyage, un voyage de noces... je suis parti.

ELLE.—Vous me faites passer une heure dans une salle d'attente, alors que je tombe de sommeil, épuisée

par toutes les émotions de la journée.

LUI.—Mais que ne vous reposez-vous là ? Tenez, je vais arranger les banquettes, vous serez très bien, absolument comme dans votre dodo.

ELLE.—Je vous ai déjà dit que ces banquettes me répugnaient, que je ne tenais pas à attraper des vermines.

LUI.—Oh ! des vermines !

ELLE.—Vous riez ! Ça vous est bien égal, n'est-ce pas ? que la pauvre fille que vous avez épousée ce matin soit dévorée par les puces qui ne peuvent manquer de grouiller dans cette salle d'attente.

LUI.—Mais non ! Je ne ris pas. Seulement, je trouve cette salle très propre, je dirais même très confortable.

ELLE.—Puisque vous êtes si bien dans cette salle, il faut demander au chef de gare la permission d'y demeurer. Vous y prendrez vos repas et pourrez y passer les quinze jours de vacances qu'on vous a accordés.

LUI.—Je ne dis pas cela.

ELLE.—Il ne manquerait plus que ça.

LUI.—Voyons, vous n'allez pas bouder, le premier jour que nous nous trouvons en tête-à-tête, tous les deux seuls, loin de vos parents, de votre mère...

ELLE.—Oh ! ne parlez pas de ma mère, je vous prie. J'ai assez de chagrin de l'avoir quittée, ne ravivez pas ma douleur. Oh ! pauvre mère, ce n'est pas elle qui m'aurait laissée morfondre, en pleine nuit, dans une gare de province.

LUI.—À moins de commander un train spécial, je ne vois pas comment votre mère...

ELLE.—Vous ne voyez pas, vous ; mais elle aurait vu, et je suis persuadée que tout cela ne serait pas arrivé.

LUI.—Que voulez-vous ? Regrettons alors que votre mère ne soit pas là !

ELLE.—Oh ! pour sûr que je le regrette !

LUI.—Il n'est pourtant pas dans les habitudes de se faire accompagner par sa belle-mère quand on fait un voyage de noces !

ELLE.—Oh ! oui, l'habitude ! vous ne faites que parler de l'habitude. Il est une habitude qu'il faudra prendre, c'est de ne pas contrarier votre femme comme vous le faites depuis une heure.

Tout en parlant, Madame s'est assise sur une de ces affreuses banquettes qui lui répugnaient tout à l'heure. Monsieur s'approche d'elle.

LUI.—Voyons, ne nous fâchons pas ! On est si bien, tous les deux, dans le silence de la nuit ; voyez, on n'entend rien que le battement de nos deux cœurs. N'est-ce pas que vous l'aimez un peu, votre petit mari, et que vous n'avez pas peur de lui, et que vous voulez bien qu'il vous embrasse ?

Il embrasse sa femme en s'asseyant à côté d'elle. A ce moment, un employé entre brusquement, criant : "Les voyageurs pour Griveles-Vignes, Castelnori, Polus-le-Chenu, en voiture."

REFROIDISSEMENT — (Suite et fin)



III
Brigitte.—Quand je vous dis qu'ils ne savent qu'inventer, les maîtres... Levez donc un peu les pieds, Joseph.

IV

—!!!—!!!—!!!